

Retirada À Montauban, la mémoire du dernier Président

De sa fenêtre au premier étage de l'hôtel du Midi, Manuel Azaña ne voit plus que l'ordre noir se resserrant autour de lui. Les agents de Franco le traquent jusqu'ici, à Montauban. Malade, le dernier président de la II^e République espagnole ne doit sa sécurité qu'à la garde rapprochée offerte par le Mexique, ultime et indéfectible allié. Et il sent ses dernières forces l'abandonner. Automne 1940 : en moins de 18 mois cette France en laquelle il voyait une « seconde patrie » est devenue la gueule du loup. Vertigineuse chute vers l'abîme depuis ce dimanche 5 février 1939 où il a passé la frontière...

Un trésor porté à dos d'hommes...

« À six heures du matin, nous avons entrepris le chemin de l'exil. La descente par un chemin couvert de givre s'est avérée difficile [...] Lorsque nous avons atteint la frontière, l'aube pointait déjà et nous avons rencontré un camion qui transportait les derniers tableaux du Prado par la montagne ⁽¹⁾... Ces pauvres diables portant sur le dos des Titien, des Greco et des Velasquez comme s'il y allait de leur vie », écrit Manuel Azaña lorsqu'il relate « sa » *Retirada* entre La Vajol et le col de Lli, près du col de Manrella, suivi deux heures plus tard par le président de la Generalitat de Catalogne Lluís Companys et le président du gouvernement autonome basque José Aguirre.

Là-haut, sur ce chemin de traverse catalan, loin au-dessus du Perthus où se pressaient alors des centaines de milliers de réfugiés et soldats républicains, un sobre monument résume aujourd'hui cette retraite de l'exécutif, en lettres rouges dans la pierre. Ravivées par la crise indépendantiste entre Barcelone et Madrid, 80 ans après, les trois couleurs du drapeau républicain refléussent aussi cette route, désormais. Mais rien ne raconte le pathétique dénuement de ces derniers pas sur le verglas, le chef du gouvernement espagnol, Juan Negrin, donnant courtoisement le bras dans cette funèbre marche vers la France à Madame Dolores, la Première dame d'Espagne, quand bien même son mari et lui-même nourrissaient une égale défiance l'un envers l'autre.

Côté français, en bas, dans le hameau de Las Illas, commune de Maureillas ? Une autre plaque sur l'auberge rappelle maintenant l'arri-

vée de ces hommes et de ce président désespéré qui avait appelé les Espagnols à « la paix, la pitié et au pardon » lors de son dernier discours public à Barcelone, en juillet 1938. Ici, le maire du village avait accueilli et accompagné Manuel Azaña et sa suite jusqu'aux voitures qui l'attendaient. Negrin lui, était resté, après un ultime et cruel « à bientôt à Madrid ! » adressé à ce modéré que le chef du gouvernement résumait « défaitiste » pour s'être notamment opposé à l'inutile et sanglante offensive de l'Ebre dans laquelle s'était épuisée l'armée républicaine en 1938.

Madrid était tombée le 28 mars 1939, Paris le 14 juin 1940. Vaincue par Hitler et achevée par Pétain, la III^e République de Marianne suivait dans la tombe la *Niña Bonita*, la « jolie mère » républicaine espagnole. Entre Las Illas et Montauban ?

« Bouc émissaire »

« Parti pour la Haute-Savoie, à Collonges-sous-Salève, Manuel Azaña a démissionné trois semaines plus tard de la présidence de la République, le 27 février 1939, au lendemain de la reconnaissance du gouvernement de Franco par la France. Cela a achevé d'en faire le bouc émissaire parfait de la défaite, Negrin et nombre d'autres l'accusant d'avoir abandonné le combat. Puis en décembre 1939, il a été envoyé par les autorités françaises au Pyla-sur-Mer, en Gironde. Mais à l'été 40, le littoral atlantique étant « zone occupée », il a dû en partir. Épuisé, il est arrivé en ambulance début juillet à Montauban, espérant pouvoir ensuite rejoindre le Mexique... », explique l'historien toulousain Jean-Pierre Amalric, spécialiste de l'Espagne et président de l'Association Présence de Manuel Azaña, créée en 2006 à Montauban afin de sortir de l'oubli voire de la disgrâce « cet homme de raison qui pensait que la politique doit dominer les passions et qui ne voulait pas voir couler le sang ». Manuel Azaña... figure complexe dont même la plaque commémorative à l'angle de l'hôtel du Midi, devenu Mercure, semble vouloir brouiller les pistes, « puisqu'il est mort le 3 novembre 1940 mais qu'elle indique le 4... », pointe l'ancien universitaire. Don Manuel Azaña : figure aux traits ingrats, vieillie et usée avant l'âge derrière d'épaisses lunettes, brillant intellectuel que la droite vomissante caricaturait en crapaud, rappelle le médaillon,



Juan Negrin, à gauche, et Manuel Azaña, à droite

« Lorsque nous avons atteint la frontière, l'aube pointait déjà et nous avons rencontré un camion qui transportait les derniers tableaux du Prado [...] Ces pauvres diables portant sur le dos des Titien, des Greco et des Velasquez... »

au rez-de-chaussée.

Ici, à Montauban, Vichy s'installe et les nouvelles tragiques se succèdent. Son beau-frère Cipriano a été enlevé par les franquistes au Pyla. Le 1^{er} août, un accident cérébral affaiblit encore plus le malade, cardiaque et traqué. En danger imminent, Manuel Azaña désormais installé à l'hôtel du Midi, ne quitte plus sa chambre à l'ombre de la cathédrale. Réfugié en Bretagne, Companys, lui, est bientôt livré, torturé puis exécuté à Barcelone le 15 octobre. Le 28, Cipriano est condamné à mort. Le 31, Azaña sombre dans le coma alors qu'arrive l'ambassadeur franquiste chargé de finaliser son enlèvement. « Il meurt le 3 novembre, entouré par sa femme, ses proches et M^{re} Théas », poursuit Jean-Pierre Amalric. Malgré la menace, 3 000 réfugiés républicains assisteront à son enterrement, le 5.

À l'entrée du cimetière de Montauban, une boîte à lettres à son nom et aux couleurs du drapeau républicain rouge, jaune, violet, accueille les messages de ses visiteurs. « Section 7 » : le plan à côté indique l'emplacement de sa tombe dans ce dédale d'allées. Ironie de

l'histoire ? Le dernier président espagnol repose à gauche de la famille... Matignon. « L'association entretient sa sépulture, fait changer les fleurs tous les mois », souligne sur place un adhérent montalbanais. Pierre grise et sobre sous la stèle hommage de Christian André-Acquier symbolisant « La Déchirure... de larme et de sang pour que vive la République... » du temps du gouvernement socialiste de Zapatero, le ministère de la Culture espagnol accordait une petite aide pour participer aux frais d'entretien de ce lieu de ralliement républicain dès les premières années de l'exil. Sous la droite de Rajoy, le budget de la Culture a été amputé. La relation avec Montauban s'est arrêtée. Elle reprend cette année, au sommet (cf. encadré).

Pierre Challier

(1) Ces œuvres d'art, évacuées par camions comme les dernières réserves d'or républicains donneront naissance à l'histoire du « trésor républicain » et de son « septième camion perdu », supposé chargé de lingots et que d'aucuns cherchent toujours dans les Pyrénées-Orientales...

(2) M^{re} Théas, évêque de Montauban puis de Tarbes-Lourdes sera lui-même Juste parmi les Nations pour son engagement en faveur des Juifs sous l'occupation.

« C'est un destin terrible que celui d'Azaña »



Jean-Pierre Amalric

Historien, président de l'association Présence de Manuel Azaña

Qui est Manuel Azaña ?

Pour l'état civil, le dernier président de la Deuxième République espagnole est né en 1880 à Alcalá de Henarés, au nord-est de Madrid, dans une famille de notables et il est mort 60 ans plus tard à Montauban. Pour l'historien, l'homme ne peut évidemment pas se résumer à cela : c'est d'abord une grande figure intellectuelle, complexe, sur laquelle pèsent beaucoup d'idées reçues. Un homme qui voulait être raisonnable au cœur d'une époque qui ne l'était pas, un ardent républicain et un humaniste militant, de centre gauche, bour-

geois progressiste qui s'assumait comme tel et qui détestait la violence, mais que l'on ne connaît généralement qu'à travers les portraits que ses adversaires ont dressés de lui. Et comme il s'était mis tout le monde à dos, sauf la Gauche républicaine, son parti, ainsi qu'une partie des socialistes, les procès dont il a été l'objet n'ont pas été équitables. Je pense au contraire que sa cause mérite d'être défendue.

Comment devient-il l'une des figures majeures de la République ?

Si l'on veut saisir l'époque dans laquelle il se construit, il faut d'abord rappeler qu'il appartient à la fameuse « génération 98 », cette génération de 1898 qui voit l'Espagne perdre ses ultimes colonies, Cuba et les Philippines, époque de décadence totale, de désastre pour l'Espagne, secouée par l'instabilité politique et les injustices sociales. Ces jeunes gens savent que, le fond atteint, il faut viser une sorte de renaissance et totalement réformer cette monarchie pourrissante. Lui va d'abord

étudier le droit et au départ, il n'est pas républicain... mais, il va découvrir la France grâce à une bourse d'étude en 1911 et pour lui, le Paris de la III^e République sera un éblouissement. Il devient francophile jusqu'à la moelle. Secrétaire de l'Athénée en 1913, société intellectuelle progressiste de Madrid, il est durant la Grande Guerre le porte-parole le plus actif des alliés en Espagne contre le parti germanophile, très puissant dans l'armée et la haute bourgeoisie. Il conduira même une mission en 1916 sur le front et passera à Verdun.

Et après-guerre ?

En 1923, la dictature de Primo de Rivera lui confirme que toute réforme de la monarchie espagnole est impossible. Il signe en 1924 l'Appel à la République, le Pacte de San Sebastian en 1930 et en 1931, Manuel Azaña est une figure de proue républicaine lorsque la République est proclamée.

Son apport ?

Considérable. Chef du gouvernement de

1931 à 1933, il sera au cœur du programme de réformes, sans précédent, conduit par la République et, s'inspirant du modèle français, œuvrera à la séparation de l'Église et de l'État comme au développement de l'école publique dans un pays où 45 % des Espagnols sont analphabètes. Mais sa réforme de l'armée aura de lourdes conséquences : il va se mettre nombre d'officiers à dos en s'attaquant à leurs privilèges. En 1936, ses discours retentissants, prônant l'alliance de la gauche bourgeoise et de la classe ouvrière aideront à la victoire du Front populaire, mais son élection à la présidence de la République le prive d'un rôle décisif bien qu'il incarne la légitimité de la République. D'une lucidité noire, il assistera impuissant à la catastrophe. C'est un destin terrible que celui d'Azaña... Grand admirateur de la France, il verra Paris refuser d'intervenir aux côtés de la République espagnole, sans doute l'une de ses pires blessures...

Recueilli par P.C.

PEDRO SANCHEZ VIENDRA SUR SA TOMBE

La visite de Pedro Sanchez le 24 février prochain sur les tombes de Manuel Azaña puis du poète Antonio Machado, mort d'épuisement à Collioure le 22 février 1939, prendra une dimension symbolique très forte, cette année. En 2015, l'ancien chef du gouvernement José Luis Zapatero était venu se recueillir au cimetière de Montauban, ville où une place et un collège, inauguré en 2009 par Jean-Michel Baylet, honorent la mémoire de Manuel Azaña. Mais en 2019, c'est le Président du gouvernement espagnol en exercice qu'il va s'incliner sur la tombe du dernier président de la République espagnole : Pedro Sanchez, qui a créé la première Direction générale de la Mémoire historique auprès du ministère de la Justice, alors que la droite nostalgique relève la tête. Ce 7 février en Andalousie, le Parti populaire et Ciudadanos ont ainsi offert la commission Culture et Mémoire historique à Vox, parti d'extrême droite revendiquant... l'abrogation de la loi reconnaissant les victimes de la dictature.